

La caisse

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **47 (1909)**

Heft 23

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206038>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

d'un prunier qui avait plus de prunes que de feuilles.

Alors le père Tenrô s'approcha du prunier et le secoua vigoureusement. Et les prunes tombaient comme la pluie.

— Mangez donc des prunes, dit-il à Pierre, elles ne sont pas mauvaises.

Pierre n'avait pas plus envie de manger des prunes que d'aller se noyer. Il se sentait le ventre comme une tonne, mais il n'osa pas déplaire à maître Tenrô, un grand vieux qui avait la barbe en patte de lapin et qui était regardant sur les convenances.

Et il se mit à manger des prunes, beaucoup, beaucoup. Mais il se disait :

J'ai grand'peur que ces prunes ne me fassent mal. Quand il ne resta plus une prune sous le prunier, ils se dirigèrent du côté de la maison. Alors, maître Tenrô dit :

— Faut que j'aïlle jusque chez Lapare, pour voir si le grand peut venir moissonner chez moi cette semaine, vous trouverez bien le chemin de la maison tout seul. La bourgeoise et Marie y sont. A tout à l'heure.

Comme notre Pierre arrivait dans la cour, il trouva la mère Tenrô qui revenait des prés avec un panier plein de prunes (ils ne savaient que faire de leurs prunes, cette année-là), et qui lui dit :

— Allons, Pierre, venez donc manger quelques prunes ? Elles sont rudement bonnes.

— Mais, bourgeoise, je viens d'en manger avec maître Tenrô que j'ai trouvé au verger.

— Ah ! oui, des prunes aigres, mais celles-ci sont meilleures : C'est de la reine-Claude. Goûtez-les, vous verrez.

Pierre prit entre les deux premiers doigts, la plus petite qu'il put trouver. Alors la Tenrode qui n'était pas des plus commodes se fâcha.

— Est-ce que vous les méprisez ? lui dit-elle en branlant la tête.

Alors notre Pierre se rappela ce que la mère la Goyette lui avait dit : « Il faut trouver tout bon et tout beau. » Et il prit encore une grande poignée de prunes et se mit à s'en tortiller une dans les gencives. Mais quand elle arriva au nœud de la gorge, elle ne voulut pas passer et notre Pierre fut obligé de l'avalier en trois ou quatre coups !

— Vous vous étranglez donc ? lui dit la Tenrode.

— C'est... c'est... une prune qui a manqué de passer du mauvais côté, répondit Pierre.

— Mangez-en une autre pour la faire descendre, dit la Tenrode. N'est-ce pas qu'elles sont bonnes ?

— Oh ! rudement bonnes, dit cet imbécile de Pierre.

Et de rage il se mit à avaler prunes sur prunes. Et il faisait des grimaces et des contorsions comme les comédiens qui avalent des couteaux à la foire.

— Vous devez avoir soif ? lui dit la Tenrode en arrivant à la maison, je vais vous tirer à boire. Marie ne doit pas être bien loin.

Pendant que la Tenrode était à la cave, voilà justement Marie qui s'amène.

— Bonjour, Pierre.

— Bonjour, Marie.

Et ils se mirent à rire, sans savoir pourquoi.

Puis, Pierre lui demanda :

— D'où est-ce que vous venez donc ?

— Du jardin, ramasser des prunes. J'en ai plein ma devantière. Regardez donc comme elles sont belles.

Ah ! ces prunes, elles commençaient à lui sortir par les yeux. Tout de même, il répondit :

— Ce n'est pas l'embaras, elles sont rudement belles.

— Mais goûtez-les donc, reprit la Marie, en faisant sa voix aimable.

— Je vous remercie bien, je viens d'en manger dans le panier de votre mère.

— Mais ce n'est pas des mêmes, ce sont des prunes de roi, celles-ci. Allons, est-ce parce qu'elles sont dans ma devantière que vous n'en voulez pas ? Je vais les mettre dans un plat, alors !

— Oh ! non, répondit notre Pierre, en rougissant jusqu'aux oreilles, elles sont meilleures comme ça.

Et il en prit une dans la devantière de Marie.

— Toute une ! lui dit Marie, mais vous avez bien deux yeux ?

Notre pauvre Pierre prit encore une prune. Et en faisant des yeux blancs comme un poisson qui cuit dans une casserole, il avala ces deux prunes. Mais il ne s'en fallut pas grand'chose qu'elles ne ressortissent.

Pendant ce temps-là, la mère Tenrô était remontée de la cave et avait mis un pot de vin et des verres sur la table.

— Pourvu qu'il fasse descendre mes prunes, se disait Pierre la Goyette.

La mère Tenrô, après avoir trinqué, avait laissé les deux amoureux ensemble et elle s'en était allée préparer le dîner, attendu qu'il était presque midi.

Marie versait, Pierre buvait, mais ça ne lui faisait pas de bien. Au contraire ! Et au bout d'une demi-heure, Pierre s'aperçut que le vin et les prunes ne faisaient pas bon ménage dans son intérieur.

Je ne sais pas si c'était le vin qui battait les prunes ou les prunes qui battaient le vin, mais c'était pis que la grande Révolution. Ça lui baratait dans le ventre comme quand on décharge un sac de pommes de terre dans un cuvier, ou quand on écrase des pierres sur les routes. Le pauvre la Goyette ne savait comment se tenir sur sa chaise : il se tournait à gauche, il se tournait à droite, il se tortillait de toutes les manières, pas moyen de trouver la bonne position. Et rronnn... toujours ce roulement de cailloux dans le ventre.

— N'êtes-vous pas malade ? lui dit Marie qui lui voyait faire des yeux comme des œufs de pigeon.

Il allait répondre que non, quand, tout à coup, il fit un saut en l'air, comme s'il avait reçu un coup de fusil. Puis, au triple galop, il traversa la maison en se tenant les flancs et en « brayant » :

— J'ai mal au ventre ! j'ai mal au ventre !

Il traversa la cour en effarant les poules et les dindons et il se sauva derrière la grange, du côté du fumier.

Mais arrivé sur le fumier, notre pauvre Pierre s'aperçut que... que... ce n'est pas le tout de courir, il faut arriver à temps.

Et notre imbécile de Pierre n'était pas arrivé à temps et c'était les prunes qui avaient gagné la course.

Pierre la Goyette ne pensa pas, comme c'est aisé à comprendre, à rentrer chez les Tenrô, mais il prit ses cliques et ses claques et s'en retourna chez lui à toute vitesse. Mais il fallut qu'il fit au moins vingt stations... derrière les buissons.

Arrivé chez lui, il se mit au lit et resta malade pendant huit jours. Et le plus malheureux de l'affaire, c'est que son mariage en a raté.

Car les Tenrô ont dit qu'ils ne voulaient point pour leur gendre « d'un jeune homme qui prend des attaques ».

Et voilà pourquoi, pour avoir mangé trop de prunes, Pierre la Goyette restera peut-être vieux garçon.

LOUIS MERCIER.

(Traduit du patois Roannais, avec l'autorisation de l'auteur, par P. Hervelin.)

A la recette. — Une bonne dame, la tête enveloppée d'un mouchoir, se présente l'autre jour au bureau de la Recette. Son tour venu et à la question : « Que désirez-vous, madame ? » elle répond :

— Je voudrais me faire arracher une dent.

Aburissement du patron et des employés, qui ont peine à garder leur sérieux.

— Je regrette, je n'ai pas le temps aujourd'hui, madame, veuillez aller chez le D^r M..., qui demeure tout près d'ici.

La pauvre patiente se retire avec forces remerciements pour l'amabilité de ce dentiste improvisé, qui fait souvent, hélas, à sa clientèle, des extractions plus douloureuses que celle d'une dent.

LA CAISSE

QUAND le jeune Nialin, frais émoulu de l'ancienne Académie de Lausanne, fut nommé pasteur de la Moille-aux-Lovats, il n'avait pas même un sac de nuit pour emporter ses nippes et ses livres de théologie.

— Maître Chapuis, dit-il à son voisin le menuisier, vous me ferez bien une caisse pour y mettre mes bagages ; je vous paierai le jour où je toucherai mon premier trimestre... Vous me la ferez plutôt un peu longue, à cause de ma redingote.

— Je suis à vos ordres, monsieur Nialin ; et pour quand vous la faut-il, votre caisse ?

— Si vous pouviez me la faire pour demain soir, vous m'obligeriez.

— Je vous le promets. Comme vous le voyez, je suis en train de fabriquer une caisse de mort ; dès que je l'aurai finie, je ferai la vôtre...

— Miséricorde ! s'écria ce pauvre M. Nialin en s'éloignant à longues enjambées.

Si nous ne savions qu'il n'est plus de ce monde, nous dirions qu'il court encore.

Champignons. — On parle beaucoup d'empoisonnements par des champignons, parlons donc du remède indiqué par le docteur Sechyrion :

Il suffit d'administrer immédiatement quelques pincées de noir animal délayé dans un verre d'eau.

« Par ce moyen, dit le docteur, des empoisonnés avec des champignons sont revenus à la vie sous mes yeux et sous ceux de mes confrères ».

Les amateurs de champignons auront donc toujours leur petite provision de noir animal pour se prémunir contre tout accident.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.

La lessive la plus moderne

"PERPLEX"

nettoie, blanchit et désinfecte tout à la fois.
S'emploie avec n'importe quelle méthode de lavage.

Garanti inoffensif et sans chlore. Prix d'un paquet de 1/4 Kg. 40 cts. 1/2 Kg. 75 cts. Savonnerie Kreuzlingen, Charles Schuler & Cie.

Vente en gros : Manuel frères, Lausanne, agents généraux de la maison Carl Schuler et Cie, à Kreuzlingen (Suisse).
 Louis Béchert, Lausanne, denrées coloniales. Aug. Compondu, Lausanne, denrées coloniales.
 Louis Grandjean, " " " " Hinderer frères, Yverdon.
 Winandy et Cie, " " " " "

ATTENTION

Décidés à opérer un renouvellement total de notre rayon de **COSTUMES D'ENFANTS**, nous accorderons les rabais suivants pendant toute la saison du printemps-été 1909.

25 à 30 0/0 sur les costumes datant de 1907-1908.
15 à 20 0/0 sur les costumes saison hiver 1908.
10 0/0 sur les costumes printemps 1909.

N.-B. — Nos prix, marqués en chiffres connus, n'ont subi aucune majoration. Le pour cent de rabais est indiqué sur chaque costume. Chacun vaudra profiter de cette occasion. Envoi à choix.

MAIER & CHAPUIS — MAISON MODÈLE
RUE DU PONT — LAUSANNE

HORLOGERIE-BIJOUTERIE

S. DÉGALLIER

Le magasin est transféré en face du kiosque des Tramways, au bas des escaliers près la poste et la Banque cantonale.

BREVETS D'INVENTION

MARQUES DE FABRIQUE-DESSINS-MODÈLES.
OFFICE GÉNÉRAL, FONDÉ EN 1868 LA CHAUX-DE-FONDS.

MATHEY-DORET Ing^r.Conseil